

Pour ses 20 ans, le Mac Val fait genre, par Sonya Faure, LIBERATION, 26 mai 2025

Exposition Pour ses 20 ans, le Mac Val fait genre

Nature morte, portrait, peinture d'histoire... Le nouvel accrochage du musée d'art contemporain du Val-de-Marne bouscule les vieilles catégories.

par Sonya Faure

Nature morte, portrait, peinture d'histoire... Le nouvel accrochage du musée d'art contemporain du Val-de-Marne bouscule les vieilles catégories.

Les musées ne se contentent plus de renouveler leurs collections permanentes tous les dix ans. Ils accélèrent le rythme, ils thématisent, ils angent, pour inciter le public à revenir, et revenir encore. Le Mac Val, musée d'art contemporain du Val-de-Marne qui fête ses 20 ans, présente sa nouvelle «exposition de la collection 2025-2026» : «le Genre idéal».

Clin d'œil amusé à ce qui pourrait être le titre d'une pièce de boulevard, comme l'écrit le directeur du musée Nicolas Surlapierre dans le catalogue. Allusion, surtout, à la vieille théorie des genres. N'y voir aucun rapport avec celle que les réactionnaires d'aujourd'hui fustigent quand on leur parle en réalité de rapports sociaux entre les sexes. Elaborée au XVIIe siècle par l'architecte André Félibien, elle classait les œuvres par catégories, du portrait au paysage, et surtout les hiérarchisait par ordre de respectabilité : la peinture d'histoire et sa représentation des grands hommes tout en haut ; la nature morte, ces pauvres choses, tout en bas. Si cette hiérarchie n'a pas duré, les genres picturaux, eux, ont persisté et muté dans l'art jusqu'à aujourd'hui... Le Mac Val les revisite, en les secouant un peu.

Les catégories ont été rebaptisées (les natures mortes deviennent «les biens», «les gens» succèdent aux portraits, et «les gestes» aux scènes de genre) et élargies jusqu'à exploser. La hiérarchie, guillotinée : «les heures», qui réinterrogent la peinture d'histoire, n'arrivent qu'en fin de parcours.

Dans la toute première salle consacrée aux «biens», des crânes et des statuettes sont posés sur une table lumineuse à la blancheur aveuglante (*Petrified/Fragments 1*). Vitrine de musée ethnographique futuriste ou table d'opération, l'œuvre d'Ali Cherri, glaciale, ôte leurs ombres aux objets, natures plus que mortes. Non loin, un frigo fait du ski (Kalt Schrank). La plante verte de Laurent Pernot est recouverte de cendres (celles des livres de Bergson, paraît-il) et Suzanne Husky a métamorphosé des bidons de lessives Omo et des sprays WC Net en vases de céramique où elle a fiché quelques fleurs. Réflexions sur la société de consommation, sur la réification du (mort) vivant, tout autant qu'hommage à Perec dont une phrase ouvre le parcours : «*Faites l'inventaire de vos poches, de votre sac. [...] Questionnez vos petites cuillers. Qu'y a-t-il sous votre papier peint ?*»

Dans la partie «horizons» (ex-paysages), on retiendra notamment les échos entre les délicats collages sur papier cartonné du *Rocher de Vincennes* de Pierre Buraglio et les gros blocs de béton de la plage des Rochers carrés d'Alger, pris en photo par Kader Attia, frontière symbolique entre deux continents. L'exposition multiplie clins d'œil et coups de coudes entre les œuvres – parfois d'une manière trop appuyée qui risque d'abîmer leur singularité. Dans la section des «Heures», pensée comme «*le sommaire d'un JT de 20 heures*» par Nicolas Surlapierre, beaucoup d'œuvres sur l'exil, la violence, l'occupation. Et puis ces deux spectaculaires chaises électriques de Malachi Farrell (1970) qui, dans le bruit et la fureur de stroboscopes, exécutent des branches d'arbres dont les feuilles s'éparpillent. L'œuvre s'appelle *Nature morte*. La boucle est bouclée, l'inanimé enfin élevé au rang de grande histoire.